

# FORT COMME UN ARBRE

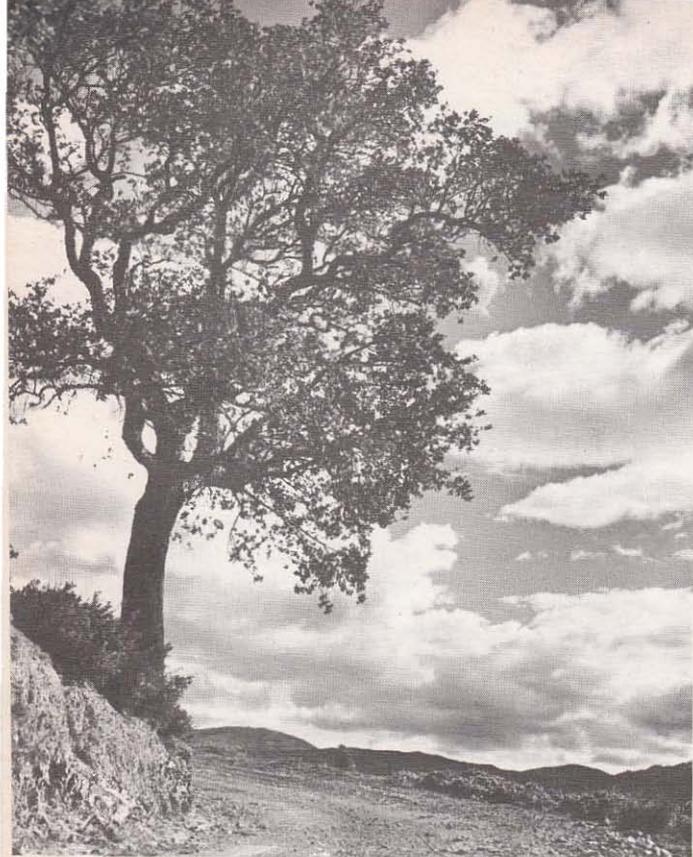


Photo Ribière

Je ne sais pas exactement quelles décisions sont déjà prises, ni celles qui se préparent quant à la protection de la nature.

Pour ma part, au milieu de beaucoup d'autres articles, j'aimerais trouver celui-ci : « Tous les arbres sont classés monuments historiques. Nul ne pourra en abattre sans le consentement d'une autorité mise en place pour leur sauvegarde ».

Pourquoi ?

D'abord, parce qu'il faut plusieurs décades pour faire un bel arbre et qu'il suffit ensuite de quelques minutes au premier venu, atteint de ce nouveau mal que mon docteur appelle la « tronçonnite », pour le réduire

à néant. Et cela me rappelle l'importance du facteur temps dans toute évolution.

Ensuite, parce que les arbres, tel qu'il nous est donné de les avoir à notre époque, sont des éléments intégrés : ils ont pris leur place en temps voulu, pour des raisons précises, concertées ; ils ont une raison d'être liés à l'histoire des hommes.

Et ce que je dis des arbres reste valable pour les vieilles maisons des hommes et pour les artisanats traditionnels, entre autres.

Si je parle des arbres, c'est que ces deux notions de temps et d'intégration me sont souvent venues à l'esprit, cet été, en parcourant la France, car

elles sont liées à nos constantes préoccupations d'éducateurs.

Nous sommes des éducateurs pour l'avenir.

Or, il est courant d'entendre dire que nos difficultés naissent du « conflit des générations », vocable pratique mais jamais défini, sentence abrupte qu'il faut dépasser. Il est exact que nous ne mettrons pas derrière les mêmes mots, les mêmes idées que nos enfants.

J'en donnerai cet exemple personnel : dans la maison natale de ma mère, dans une vallée bientôt déserte de l'Oisans, Simone admirait une « cavagne », sorte de panier tressé de forme originale, exemple classique de l'art associé à l'objet utilitaire. La réponse de ma mère à cette admiration fut une manifestation de réprobation souriante, mi-surprise, mi-indignée : cette « cavagne » représentait pour elle, les paniers de terre qu'elle avait portés sur ses épaules de jeune fille lorsqu'il fallait autrefois, au printemps, remonter la terre que les intempéries de l'hiver avaient charriée au bas de la pente.

Des conditionnements différents semblent donner raison à ma mère et à Simone. D'où le fameux conflit. Mais un autre exemple, tout autant personnel, me permet de retrouver la continuité : un soir où mon fils était malade et ne pouvait s'endormir, j'ai entendu ma mère chanter pour lui une berceuse. C'est la seule fois de ma vie où j'ai entendu ma mère

chanter. Dans l'indicible émotion qui s'est emparée de moi, j'ai compris que cette chanson, ma mère me l'avait aussi chantée, dans ma première enfance, celle dont nous n'avons pas de souvenir concret. D'où la notion de continuité.

Nous voilà apparemment loin des arbres, loin de l'école. Oui et non : dans cette école profonde d'abord, dont parle Bertrand, il faudra nous donner tout le temps nécessaire pour mettre en évidence cette double structure de la vie qui me semble être aujourd'hui celle de la boucle fermée sur elle-même, doublée de celle des cycles qui prennent appui sur eux-mêmes pour s'élancer de nouveau vers le plus loin. Le conflit résolu par le dialogue et l'échange, la continuité retrouvée par la vie fondamentale.

On pourra me dire que nous sommes au temps des accélérations croissantes. Oui, je ne le nierai pas. Mais on ne peut accélérer valablement qu'à partir d'un niveau reconnu, analysé : une accélération anarchique, c'est le cancer. Que l'enfant, comme les arbres, s'enracine profondément, longuement, et qu'alors, en connaissant ses racines, il monte fier, « pour la suite du monde » et qu'il construise en toute lucidité un monde à sa mesure, qui se place où son passé, dominé et compris, le hisse.

Michel PELLISSIER  
24 - Pré d'Elle — 38 - Meylan